

ETC



Des stratégies de mise en récit

Lydie Jean-Dit-Pannel, *Histoire(s) du concierge de la Tour de Babel-Ziggourat 09*, Galerie L'Oeil de poisson, Québec. 9 avril - 9 mai 2004

Sylvain Campeau

Numéro 68, décembre 2004, janvier–février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2004). Compte rendu de [Des stratégies de mise en récit / Lydie Jean-Dit-Pannel, *Histoire(s) du concierge de la Tour de Babel-Ziggourat 09*, Galerie L'Oeil de poisson, Québec. 9 avril - 9 mai 2004]. *ETC*, (68), 64–66.

Québec

DES STRATÉGIES DE MISE EN RÉCIT

Lydie Jean-Dit-Pannel, *Histoire(s) du concierge de la Tour de Babel-Ziggourat 09*,
Galerie L'Œil de poisson, Québec.
9 avril – 9 mai 2004

Si on voulait à tout prix trouver une correspondance dans l'univers des artistes québécois pour situer l'esthétique de Lydie Jean-Dit-Pannel, il faudrait sans doute avancer le nom de Sylvie Laliberté. Car, en effet, comme elle, l'artiste française privilégie un univers tout entier marqué par un rapport ironique à l'inévitable récit, aux évidences et maximes de la sagesse populaire, au recours à des stratégies narratives apparemment simplistes et kitsch mais derrière lesquelles une certaine sagesse n'en finit pas moins par poindre. Mais, en même temps, la production de Lydie Jean-Dit-Pannel en diffère largement en cela qu'elle met en scène le monde des multiples médiations par l'image, qu'elle cite et reprend à son compte des stratégies de mise en récit qui empruntent autant à la navigation internaute qu'aux CD-ROM, éducatifs ou non, aux récits du monde entonnés par les médias électroniques. Mais alors que Sylvie Laliberté se maintient toujours sur la frontière incertaine entre l'ironie et la leçon de vie, là où elle arrive à tirer du fatras des évidences et des poncifs certaines perles de langage et de sagesse impromptues, Lydie Jean-Dit-Pannel s'enfonce plutôt dans la luxuriance des récits, dans la vraisemblance chatoyante du parler et du raconter, dans l'inaltérable pouvoir d'évocation et de mise en marche des histoires que recèlent les images animées. Bref, alors que c'est le langage même qui structure les vidéos de Sylvie Laliberté, chez Lydie Jean-Dit-Pannel, c'est le récit dans son déroulement visuel, dans sa narrativité cinématique et littéraire qui forme son champ d'opération. Poncifs langagiers pour poncifs visuels, narration autobiographique contre vraisemblance narrée.

Son *Panlogon* (littéralement en grec, « tous les discours ») est une belle illustration d'un travail qui se veut, comme le dit elle-même l'artiste, hyperficiel, hypernaïf et maximaliste. L'œuvre est évidemment un *work in progress* en constant remaniement, avec des extensions inattendues autour d'un canevas de base qui nous est présenté comme suit : « L'humanité s'est endormie. Ses rêves sont stockés derrière les portes de la Tour de Babel. Les humains sont unis dans le sommeil afin de faire grandir l'édifice. Le concierge, seul éveillé, ne dort jamais, il veille sur les rêves. Il hante les corridors de la Tour, visitant les chambres. Où les rêves sont conservés. »

Chaque représentation de l'œuvre pouvait tout aussi bien se décliner comme un chapitre global ou comme une sorte de monstration, presque archéologique,



d'éléments empruntés à l'univers babélien. Sa prémisse de base fait en plus qu'il se pourrait bien que des histoires s'enchaînent les unes aux autres de façon presque indépendante de toute volonté intentionnelle. Le rêve apparaît donc dans sa dimension presque cacophonique, Babel oblige, émis par des dizaines de cerveaux endormis. Et le monde est et reste actif malgré tout, alors que tous les humains sont mis en réserve dans un sommeil presque catatonique.

La pièce principale de ce projet essentiel et inarrêtable – comme l'est elle-même la Fiction, toute fiction – est donc, à l'Œil de poisson, une vidéoprojection double qui occupe deux murs opposés de la galerie.



Lydie Jean-Dit-Pannel, *Tour de Babel-Ziggourat*.

En elle, on aperçoit un personnage, joué par Lambert Wilson, cheminant, le pied retenu et attentif, dans le capharnaüm des corps endormis et à demi nus. C'est le concierge de la Tour de Babel. À une autre occasion, Lydie Jean-Dit-Pannel l'a représenté dormant dans sa chambre. À l'arrière-plan de cette forêt de corps rêvants, un ciel étoilé s'étend de partout. Plus tard, on voit ce même personnage monter un escalier interminable de son pas mesuré, alors qu'une lune empruntée au *Voyage dans la Lune*, de Méliès, sourit de tout son croissant. Cette pièce est admirable en ce qu'elle recèle de fantasmagorie avouée. Dans l'univers parfois minimaliste et presque aseptisé de certaines

productions de l'art actuel, elle étonne et réjouit. Il est bon de voir une artiste s'abandonner, quoique non sans arrière-pensée critique, au fantasmagorique de rêves, aux entrelacements de fictions, à la magie toute crédule des contes. Mais il y a évidemment plus que cette naïveté derrière ces œuvres. Il y a l'importance, plutôt que la méfiance, accordée à l'emprise du fictif sur notre vie quotidienne. Dans des ouvrages précédents, Lydie Jean-Dit-Pannel avait su montrer que cette prégnance était constante et qu'elle exerçait son influence jusque dans la publicité, la consommation et les médias électroniques. Plutôt que de chercher à la déconstruire savamment et de viser à montrer com-



Lydie Jean-Dit-Pannel, *Panlogon*.

ment ne pas en être dupe, elle s'y abandonne sans retenue mais non sans infléchir son cours et son sens, tout entière employée à en débusquer tous les méandres.

Cette vidéoprojection est la pièce maîtresse de cette exposition. D'autres, à mon sens moins fortes, l'entourent. Celles-là nous subjuguent moins qu'elles ne nous interloquent. Elles apparaissent comme autant de pièces d'accompagnement qui pourraient ponctuer, de façon un peu détachée, des productions plus élaborées. Mais voilà, tout ce que nous connaissons de Lydie Jean-Dit-Pannel tient dans cette seule exposition, ici, au Québec. Sans cette connaissance et cette familiarité avec cette esthétique, nous nous sentons un peu démunis devant les autres pièces. Il va de soi, le mur littéralement bardé d'affichettes de chambres d'hôtel, invitant le personnel à « ne pas déranger » qui y réside. Cette longue ligne de matériel récupéré est un commentaire amusant, décalé par rapport aux dormeurs étendus qui jonchent le sol dans la vidéo-projection. Mais qu'en est-il de ces pièces de puzzle en forme de montagne sous une lampe suspendue ? Cet amoncellement prend tout son sens quand on sait que l'artiste s'est amusée à coller ces pièces sur un mur de musée, avec un espace entre chacune. Mais, sans cette performance, on est à nouveau un peu interdit devant ce tas incongru.

La photographie d'un dos de femme nue dont une version miniature de la tour de Babel tient lieu de colonne vertébrale est déjà plus dans le ton. Cette multiplication de pièces qu'on dirait adjuvantes au propos principal tournant autour de la tour de Babel et de

certains de ses occupants est en elle-même instructive. Elle nous informe que l'œuvre ne sera jamais complétée, qu'elle restera sans cesse à faire. Se mesurant au mythe, l'œuvre devient elle-même mythe. Elle se nourrit en des chapitres nombreux qui se succèdent sans jamais annoncer la clôture de la fiction. Elle s'énumère en vestiges artistiques, en tessons d'œuvres d'art à connotations archéologiques. Chaque pièce, chaque manifestation artistique souffre d'incomplétude et demeure fragmentaire. L'œuvre, parce qu'elle gravite autour d'un mythe auquel elle s'abreuve et qu'elle nourrit tout à la fois, demeure éternellement différée. Elle alimente en plus la perception voulant que cette fiction soit prépondérante parce que capable de se décliner en autant d'occurrences qui n'en font jamais le tour et n'en livrent jamais la totalité.

Bref, tout l'art de Lydie Jean-Dit-Pannel tient dans cet équilibre difficilement maintenu. Car elle se doit d'une part de livrer des représentations suffisamment étoffées pour évoquer le mythe et le Grand Récit central de son propos. Mais il lui faut, qui plus est, le faire de telle sorte que des lacunes importantes demeurent. Et il faut en même temps que, par-dessus ces lacunes, s'instaure tout de même une unité de ton et de fond qui puisse nous convaincre que sera un jour dévoilée, dans toutes ces manifestations les plus diverses, cette grande Fiction à laquelle on ne peut pour l'instant accéder, grâce à l'artiste, que par des monceaux éternellement à recomposer.

SYLVAIN CAMPEAU